
Danièle Laruelle

Zalice au pays des Bécane

La Bécane, l'Ordi, l'outil informatique, mon Mac ou mon Pécé, ce compagnon de tous les jours est souvent, pour le traducteur, un pur produit de la barbarie. On sait depuis les Grecs que le Barbare, c'est l'autre. Et cet ordinateur, c'est l'altérité absolue, une culture très, très étrangère à la nôtre.

Imaginez. Je travaille, et voilà qu'une expression pose problème. J'en étudie chaque mot, la structure. Je cherche dans les dictionnaires. Synonymes dans les deux langues, consultations étymologiques. La recherche s'ouvre. J'hésite. Je teste les mots, je les goûte. Le rythme ne va pas. Essayons autre chose. Tiens, ça me rappelle un poème. Je sors le poème. Qui me donne de nouvelles idées. La recherche s'ouvre, s'ouvre vers le large, l'hésitation grandit. J'ai du mal à arrêter un choix. Trop de solutions possibles.

Avec l'ordi, c'est simple. C'est oui ou non, ça marche ou ça marche pas – on/off, 0/1. Je schématise. De nos jours, c'est un brin plus subtil, mais en gros, le principe reste le même : bête logique binaire. Ça demande une autre méthode. Qui va dans le sens de la réduction.

Moi, ça me repose ce langage-là. Ça me recentre. Quand je sors d'une charrette, ça va peut-être vous paraître bizarre, et même pervers, mais le premier truc que je fais, c'est de me précipiter sur les CD des magazines que je n'ai pas eu le temps d'explorer pour tester des tas de logiciels. J'installe, j'essaie, je lis les doc' et je triture les pref', je désinstalle ce qui me plaît pas, ou ce qui plante la machine. Et il n'est pas rare que, prise dans le feu de l'action, j'oublie de faire attention. La bécane se rebiffe. Elle coince. Indigestion. Faut purger, réparer. Alors je vais fourgonner dans le système,

jusqu'à ce que ça remarque. Ça prend une journée, des fois tout un week-end si j'ai été vraiment brouillonne. Le Mac retrouve le sourire, et moi, je suis calmée. Je peux faire le ménage, des confitures, le jardin, me mettre à autre chose. C'est ma méditation transcendante.

À ce petit jeu, je suis devenue SOS Mac pour un tas d'amis, parfois même SOS PC. J'ai bien tenté d'y échapper avec des excuses en béton, à leur PC. Mais je me suis entendu répondre : « Oui, mais toi, tu me feras pas de conneries, parce que tu sais parler aux ordinateurs ». Tout est là. La langue. Ils avaient pas tort, les copains. C'est par ce biais, par mon point faible de linguiste-traductrice qu'ils m'ont piégée, les ordi. À coup de langage, et dès le début.

J'ai commencé dans le métier aux temps héroïques de la machine à pédale. Même pas électrique. Un gros truc de bureau acheté d'occasion, qu'on tapait comme une brute dessus et qu'on se coinçait des fois les doigts entre les touches. Naturellement, les phrases sur lesquelles on cafouillait avaient la mauvaise habitude de tomber à partir de la ligne 17. Obligé de retaper toute la page, deux fois, trois fois, plus dans les cas graves. C'était paralysant. Je gribouillais mes essais sur des bouts de feuilles recyclées, et j'osais plus me lancer.

C'est ce qui m'a poussée vers l'ordi. Ne plus retaper. Laisser des astérisques sur les passages douteux pour pouvoir y revenir, laisser trois essais de la même phrase en plan, et continuer. Ne tirer au pire qu'un dernier brouillon sur papier avant copie définitive. Et puis, certains éditeurs s'informatisaient, proposaient de partager pour moitié les frais de frappe économisés avec les traducteurs qui livraient « des disquettes compatibles ». Ce qui aidait à amortir la bête. Alléchant.

Avec le solde d'un bouquin sous le coude, me voilà donc partie chez les marchands pour acheter un ordi comme on achète une brosse à dents : « Bonjour monsieur, je voudrais un ordinateurur ». La chose niaise à ne pas dire. Voilà qu'on me bombarde de questions, et de termes barbares, de processeurs, de Dos, de RAM, de ROM, de mémoire vive, de mémoire morte, de disques durs et de floppies (c'est quoi, des « disques mous » ?), de *hardware* et de *software*. Peuvent pas parler français ? Et toujours le dur et le mou, Lévi-Strauss au secours ! Je pressens des sens cachés...

Je pressens surtout l'arnaque. Encore plus quand on me propose des engins soldés. Et ce qu'ils sont moches, ces trucs, ce qu'ils sont gros. Dans mon minus deux pièces parisien, il va vraiment falloir que je dorme à côté

de ça ? Bref, je rentre chez moi confuse, dubitative, la tête pleine de jargon. Ce que j'ai compris, c'est que je n'y comprends rien. Pour couronner le tout, un ami écrivain me raconte des histoires de codes qu'il faut se rentrer dans le crâne pour faire marcher le machin, me dit qu'il a renoncé, que le sien d'ordi, il est retourné dans ses cartons et roupille au grenier. Mince alors.

Je reprends mon char à bœufs et ses inconvéniens. Mais l'argent me brûle les poches, et j'en ai vraiment marre de retaper tout quand je bloque. D'autant que je suis sur un livre coton. Ça vire à la paralysie. Me faut l'ordi, on y retourne. Et ça recommence, RAM; ROM, *software*, Ko, Mo, outils bureautiques, intégrés, machin, truc et bidule, autant dire du chinois. Et les prix valent. Je bave un peu sur le Mac que j'ai vu fonctionner chez une pote journaliste. Ça me paraît abordable côté technologie. Et ça parle en français. Pas de codes. L'écran est blanc, comme du papier. Pas ces trucs noirs avec des lettres vertes. Seulement, pour ma bourse, ça ne va pas.

Je rentre bredouille, mais j'ai progressé. Le choix, c'est le petit Mac Plus, que je ne peux pas m'offrir, ou les trucs balourds auxquels je ne comprends rien. Le problème devient plus simple : faut que je comprenne. Ça doit pouvoir s'apprendre, puisque des gens y arrivent.

Justement, j'ai un ami ingénieur informaticien. Je l'appelle et je lui demande de m'expliquer tout ça autour d'un repas avec une bonne bouteille. On y passe un dimanche entier. Il me raconte comment ça fonctionne, comment ça stocke l'information, dans sa tête, sur les disques durs et les disquettes « molles », ce que sont les logiciels, ce qu'ils font et comment ; à la fin, je connais tous les mots, j'ai une idée globale du contexte, j'ai pigé. Reste plus qu'à trouver une bécane dans mes prix. Et le pote me laisse avec quatre tonnes de doc – des bouquins, un glossaire de terminologie barbare, et une pile de magazines informatiques avec des tests comparatifs sur les « unités centrales », les logiciels, les écrans et les imprimantes. Alors, « j'évalue mes besoins » comme ils disent.

Quand j'y retourne, c'est moi qui les pose, les questions, et précises avec ça. Combien de RAM, vitesse de processeur, disque dur ou pas, si oui, quelle capacité, type de « floppies », livré avec quels logiciels ? Le Dos est installé ou faut le faire soi-même ? Si je vous demande de me le faire, ça me coûtera combien ? Et pour le même prix vous me configurez l'imprimante ?

Posséder la langue, c'est magique. Le jargon, c'est l'instrument du pouvoir. La situation s'inverse. Cette fois, c'est bien souvent le vendeur qui se trouve dans l'embarras. « Vous avez deux minutes, je vais vous chercher le spécialiste »... « Monsieur Duglu n'est pas là ; vous pourriez revenir

demain matin ? » Je reviens pas, je fouine partout. Et j'élimine. Trop cher, trop moche, pas assez performant, fin de série ça va me faire des embrouilles... Vraiment dommage que j'aie pas les sous pour le Mac. On continue, on se démoralise pas. Et finalement, ça paie. Là, à la Fnac, sur les rayons, je vois un machin que j'ai encore jamais vu. Un Atari. Le Canada Dry du Mac. Ça y ressemble, mais c'est pas, et c'est beaucoup moins cher. Moins cher que les gros bazars dont je voulais pas vraiment. En plus, il est mignon l'ordi, et pas bien encombrant à côté de ce qui circule.

Je prends dans le magazine le téléphone du revendeur agréé, un coup de fil, et j'y vais. Je rentre en taxi avec mes caisses. Je pose tout ça dans un coin et je retourne à ma trad en souffrance sur mon tank. Carotte : si je fais mes pages, j'ouvrirai mon cadeau ce week-end. Histoire de voir comment ça marche, hein. Faut pas compter travailler dessus avant d'avoir apprîs.

Mes pages, je les fais avec des ailes. Et le samedi, je sors tout le monde des boîtes, je branche les engins, je pose les manuels et les disquettes à côté, sur la table, et j'allume. L'écran devient tout blanc. On fait quoi maintenant ?

Manuel : on met la disquette système pour charger ce qui fait tourner la chose, et on en fait une copie de sauvegarde en cas de pépin. J'exécute. En suivant pas à pas les étapes indiquées. L'écran blanc se transforme en ce qu'ils appellent « Desktop ». Opération formatage de disquette vierge, cliquer là, dire OK, ça grignote dans le lecteur, et hop, voilà ma deuxième disquette prête à l'emploi. Maintenant, opération copie. Je suis les indications. Jusque-là, tout se passe bien.

Et je reprends ma lecture. Diable, ça devient confus et ça m'agace. Je passe direct aux travaux pratiques. Je vais regarder ce qu'ils racontent, ces « menus ». C'était rustique. En moins d'une heure, j'avais fait le tour de la question plusieurs fois.

Étape suivante, j'ai le trac. C'est le grand moment ; j'insère le traitement de texte dans la bécane. Une nouvelle fenêtre s'affiche. Disquette B, avec plein de nouveaux trucs dedans. On fait comment pour que ça fonctionne ? Autre manuel. Celui du traitement de texte (TT pour les intîmes). Double cliquer sur l'icône machin. Ah oui, maintenant, j'ai une vraie fausse feuille de papier sous le nez. Et les menus là-haut ont changé. Bigre. Il y a nettement plus de choix. Je tape sur le clavier, ça écrit sur l'écran. Magique. Bon. Procédons par ordre. Pas à pas. Manuel. Hm... pas pour longtemps. À la page 4, c'est un tel cafouillis, ces explications, que comme disait ma mère, « un cochon y retrouverait pas ses petits ».

Encouragée par ma découverte du « desktop » ou « bureau » – ce qui s’affiche quand on allume et que la bestiole a trouvé son cerveau, reconnu le « système d’exploitation » ou OS –, je procède de même. Exploration. On commence par le premier menu à gauche, et on lit ce qu’il y a dans la liste. Puis on essaie les trucs qui ont l’air intéressant. Tout de suite, essayons « sauvegarder ». Un cadre apparaît, dit « boîte de dialogue ». Il y a une case dedans pour que j’écrive. Le nom de mon fichier je présume. Je mets un truc que je ne risque pas de confondre avec les morceaux du programme vu que ça ira sur ma disquette hein ? Pas de disque dur, rappelez-vous. Poète comme je suis et vu l’espace dont je dispose, j’appelle ça MERDIK.DOC. Et je clique sur OK.

En quelques heures d’expérimentation systématique, MERDIK a des petits camarades, dont un double prénommé POOHHELL (« sauvegarder sous ») ; j’écris, j’efface, je sélectionne je copie, je colle, je modifie la règle, je mets en forme, je sais déjà calibrer mes pages virtuelles de 25x60, les justifier, centrer, ces sortes de choses. J’ai tout ouvert, tout lu dans les méchants messages d’erreur, tout essayé, même ce que je ne comprenais pas. J’ai compris que la case « Annuler » était ma meilleure copine. Que je ne pouvais rien faire de vraiment grave. Le soir, j’ai repris le manuel. Sur le plan de l’expression, le français était toujours un brin baroque, mais en gros, je suivais. Pourquoi je vous raconte ça ? J’y arrive.

Dans l’expérience décrite – qui vous en a sans doute rappelé quelques-unes du même tonneau – qu’est-ce que j’ai fait ? Rien d’autre que ce que fait un tout petit quand il apprend sa propre langue. Découvert un univers d’objets et d’actions encore mystérieux, mis les mots dessus pour pouvoir les nommer, en parler, approfondir et raffiner. J’ai découvert le B-A-BA de l’outil informatique côté « interface utilisateur », commencé à engranger les contextes. Comme le môme apprend « touche pas » le jour où il se brûle – « ça fait mal », il connaît déjà pour être tombé. Le marmot, il naît pas avec le dico dans les mains. D’abord, il sait pas lire, il connaît aucun mot, ça vient après. Il se cogne au monde pour découvrir ses repères. Il bafouille, il cafouille, jusqu’à ce que l’expérience rentre, avec les mots pour le dire. Un peu comme le pékin qui déballe son premier ordi, ou bien un logiciel tout neuf.

Et ce pékin adulte-là, il a beau savoir lire, il a peu de chance de comprendre au débotté. Même en connaissant tous les mots. Parce qu’il n’a aucune expérience. Que les mots connus sont employés dans un contexte entièrement neuf. Qu’il va devoir cerner. D’où l’intérêt de la méthode directe. Expérimentation d’abord, bouquin ensuite, histoire de lier la sauce avec un peu de grammaire. Après, quand on possède les rudiments de la

langue, on peut construire, envisager de passer au stade de la théorie et de l'abstraction.

Illustration. Tirée du logiciel pro en démo que j'essayais hier pour m'amuser. Ou plus précisément, pour voir si je voulais vraiment ça chez moi avant d'acheter. Je cite : *« Notez également que le fenêtrage manuel peut être combiné avec le tri des fenêtres : vous pouvez tracer de nouvelles fenêtres pendant que le “mode tri” est activé. Vous utilisez alors le tri pour inclure certaines fenêtres détectées, et créer manuellement d'autres fenêtres là où l'analyse de page n'a pas obtenu les résultats idéaux. Dès que vous commencez à créer des fenêtres en mode de tri, toutes les fenêtres non sélectionnées sont aussitôt effacées ! »*

À froid comme ça, elle pige quoi, Alice, devant ce Jabberwocky ? Qu'on ignore ce que sont ces fenêtres et le fenêtrage. Mais que ça a l'air de servir à découper quelque chose. Qu'il y a un truc appelé « mode tri ». Et sûrement un genre de fenêtrage automatique. Aussi appelé « analyse de page ». Qui ne marche pas toujours très bien. Et qu'il y a un truc dangereux dans le tri, parce que ça efface des fenêtres.

Seulement, on ne « voit » rien. En vrai, côté concret, on sait pas de quoi ça cause. Le problème n'est pas « informatique ». Il tient à ce qu'on ne connaît pas les objets ou actions auxquels se réfèrent les termes employés. On a le référent, pas le référé. Le contenant et pas le contenu. Vase vide, de surcroît informe.

Et, pour enfoncer le clou, je dirais que c'est là un vrai problème pour traducteur. Un qu'on croise tous les jours, à longueur de pages et d'années. Traduire des descriptions de lieux qu'on n'a jamais vus ; des expériences humaines dans des domaines d'activité ignorés de nous, pour lesquels nous n'avons que des mots venus d'une autre langue et, dans la nôtre, des équivalents qui ne nous parlent pas toujours. Sauf que, dans le cadre professionnel, on ne se laisse pas démonter pour autant. On cherche, on fouine, on se renseigne, on va chez l'armurier ou le bijoutier du coin, sur Internet, on retourne les encyclopédies, les catalogues d'outillage et Dieu sait quoi encore. En se basant sur ce qu'on sait déjà, on essaie de recoller les mots sur du concret, de poser les étiquettes aux bons endroits. Et en route, on apprend.

Côté bécane, ben c'est pareil. Faut apprendre. Lire un peu les manuels pour savoir comment ils appellent dans le jargon ces machins dont on se sert tous les jours. Et faire l'effort de s'en souvenir. De mettre les mots justes sur les fonctions qu'on utilise. Ne serait-ce que pour pouvoir s'exprimer en cas

de panne. Pas appeler n'importe quoi n'importe comment. Parce que le technicien va pas comprendre.

Démonstration. Pas plus tard qu'il y a un mois, mon Word me fait un plan Houdini. Voilà que le menu « Fichier » s'est envolé. Il n'est plus là. Du tout. Adieu « Ouvrir », « Nouveau », « Enregistrer » et les autres... Gênant. Et pas bon signe. Supposons que j'appelle au secours en disant : « J'ai une colonne qui a disparu de mon Word ». Le technicien au téléphone, il va me demander illico si je travaillais sur un tableau ou sur une feuille de calcul importée d'Excel, s'il y avait dedans des cadres, des formules, des macros. Parce que pour lui, colonne veut dire tableau d'une espèce ou d'une autre et, dans son raisonnement, le problème informatique (« disparition de colonne »), il vient du document, il tient au type de tableau et à ce qu'on a mis dedans dans le genre compliqué qui peut poser problème. Ça, bien sûr, je l'ignore, ignare que je suis. J'en tiens pour ma colonne, et lui pour ses tableaux, ses macros auxquelles il me rajoute maintenant des puces, des styles de listes... On embarque pour le dialogue de sourds caractérisé.

Alors que le malentendu est un problème de langage. Tout serait simple avec les termes justes. Dans le jargon, le truc qui me manque, ça s'appelle un « menu ». Si je dis que je n'ai plus accès au « menu fichier » parce qu'il s'est volatilisé, le technicien va comprendre tout de suite, et probablement me dire que, si le problème persiste après quelques manipes de routine faciles, faudra réinstaller tout Word. Diagnostic rapide, sans crise de nerfs. Économie de temps, d'énergie... et souvent de sommes non négociables.

Bref, au-delà de la quincaillerie, de ce qu'ils appellent « hardware », l'informatique c'est du langage – et rien que du langage. Celui de l'interface, c'est-à-dire ce que nous voyons et utilisons (icônes, menus, boîtes de dialogue, messages d'erreurs du système et des différents logiciels) ; celui des manuels, des fichiers d'aide, des magazines spécialisés, qui tous se fondent sur le langage de l'interface ; et derrière, ce que nous ne voyons pas et qui soutient tout l'édifice, la programmation, le « langage machine ». À savoir du code, inventé par des humains – êtres de langage –, en gros, une traduction de notre langue à nous, simplifiée en cryptage façon sténo. Pour que le système et les logiciels communiquent entre eux et que la quincaillerie exécute les ordres.

La fameuse « magie » des « initiés de l'ordi », elle a rien de bien sorcier. Elle consiste à s'approprier la capacité de nommer. Car, dans toutes les magies du monde, être en mesure de nommer une chose, une entité, c'est s'en rendre maître.